

*Ly stipes Bardurum*

(Review of G. Bard)

"De la race des stes"

(Introduction de Ch. Rodier)





O muse, qui jadis par la bouche d'Homère  
Célébrais tour à tour la brillante celtique  
Du héros théssalin, rival du Roi du Thron,  
Et la course d'Ulysse, errant pendant cent mois,  
Pour chanter aujourd'hui l'aventure bizarre  
D'un barde bourguignon, accorde ta guitare !  
Ce barde te connaît, bien qu'inconnu de toi,  
Il t'invocqua souvent : sur lui plume avec moi !

Dans un riant hameau de la Haute Bourgogne  
Célèbre par son vin et par la rouge trogne  
S'y portent en naissant les dignes naturels,  
Furent naguère heureux entre tous le mortel  
Joseph Bard, possesseur d'un tout petit domaine,  
De la pontificale académie romaine,  
(Mais, pardonnez-moi si je n'élide par),  
Et de société de Brivon, Carpentier  
Montastruc, Roquemourt, Pézinas, Batignolles,  
Lambertan, Candebe, Day, Montcuy et Croille  
Concarneau, Luce-en-Brie, et bien d'autres cités  
Dont le nom, très nombreux pour être ici cités,  
Exigeraient tous seuls un immense volume  
Et de Jo. Bard lui-même épuiserait la plume.

Entre un arpent de vigne et deux carrés de champs  
S'élevait le castel où Tolard, loin de tout  
Faisait son talent parmi la solitude  
Nourri de génie et mère de l'étude.  
Son perron, vuide d'un superbe escalier,  
Conduisait le passant par un double escalier  
Dans un vaste salon fort bien meublé — de bois.  
Si le garde-manger contenait peu de viands,

Le foyer, en revanche, au plus fort de l'hiver,  
 N'avait, en fait de bois, jamais vu que du vers,  
 Bien que la collation traitée par Bard & Crudon,  
 Dessert que la maison ne manquait par & bûcher,  
 Faisant allusion au Maître de Léant.  
 Mais Tobard surprisait en propos mal sésus,  
 Se richusuffait au feu des nymphes Castalides,  
 Et faisait, tout comme eux, quatre repas solides,  
 Définant d'un sonnet ou de plusieurs quatrains  
 Selon son appétit, d'inant & alexandrins,  
 Jouissant d'un épigramme à la sauce piquante,  
 Et songant d'un rondreau lardi de variantes.  
 Le dimanche voyait se joindre à ce menu  
 Quelque beau dithyrambe, aussi long que Jodeu,  
 Une semaine entière engraisée d'antithèse,  
 De trop délicats, d'incarnes catachrises,  
 Morceau du plus haut goût par l'auteur rédigé,  
 Augmenté, lu, relu, repoli, corrigé  
 Avec tout le souci que met une fermière  
 À prodiguer le grain, de sa main ménagère  
 Au nourrisson choisi parmi la battue  
 Pour fêter dignement le festin d'un grand jour.  
 Mais d'ailleurs ne doutait qu'ils mangèrent : la cloche  
 Mise en branle par lui disait, de proche en proche,  
 Aux voisins ébahis le fastueux repas  
 Que le bon chevalier Tobard ne manquait pas.



Entre la souvenir et la douce espérance,  
 Notre barde vivait au sein de l'abondance,  
 Abandonnant ses jours à l'aveugle destin,  
 Et sachant depuis peu d'apprendre le latin,  
 (lui qui ne sut jamais que celui des Lycées),  
 Pour bien savoir enfin si sa fièvre suisse

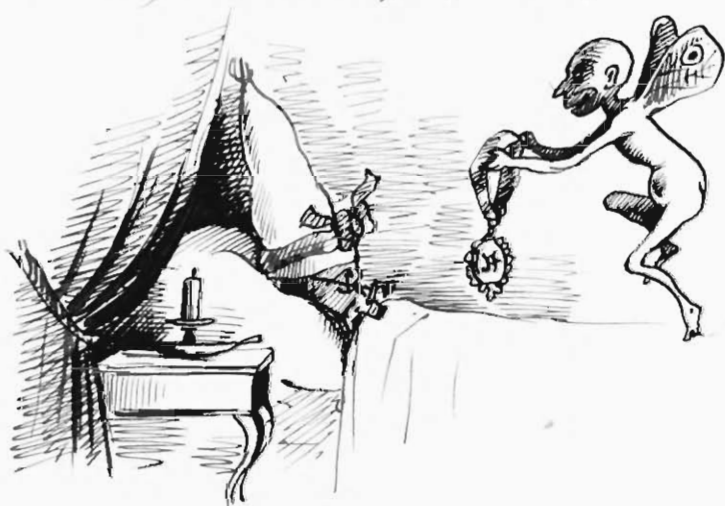
Le Scribe Bardorum voulait dire en trois mots,  
Comme aucuns le disaient, "De la race du Totu".  
C'était le seul souci qui vint troubler son âme  
Et le perçait parfois, au cœur, comme une lame,  
Sans lui faire pourtant s'écrober au sommet  
Un pleinn mètre que sort lui-même le Soleil.

Une nuit donc, à l'heure où le disant matin,  
Sous son grand baldaquin dont le tourde courtin  
D'un prieur autrefois abritaint le repos,  
P. Bard dans le suvet avait moulé son dos,  
Et l'épave érudite de sa suau étreinte  
Lulocait le dormeur, fidèle à son empreinte.  
Le sourire à la bouche et sans penser à mal,  
Notre barde ronflait en son lit virginal,  
Quand un songe échappé de la porte d'ivoire  
(Comme le phoune tout le reste de l'histoire),  
Un songe aux ailes d'or s'abat à son chevet  
Et vient troubler son chef perdu dans le suvet :

"Totard ! Docte Totard !" lui dit-il à l'oreille,  
"Ainsi que ton beau corps ta grande âme sommeille !  
"La plume se repose et ne burine plus  
"En écrits admirés avant que d'être lus !  
"N'entends-tu pas un cri ? C'est, dans son officine,  
"Son éditeur en pleurs qui se bat la poitrine :  
"Totard, tu n'écris plus : les rayons sont déserte.  
"Ne vois-tu pas ce corps qui flotte dans le air ?  
"Il est cet autre roulé par le onde de l'Ouche ?  
"Cous deux buvaient hier, suspendus à ta bouche,  
"Sa manne de ton verbe et le bruit de ta voix :  
"La prose leur manquait : tous les deux à la fois  
"Ont dit après avoir fini ton dernier livre :  
"Suis-je il ceste d'écrire, si quoi nous sert de vivre !  
"Et l'un d'eux se pendait aux branches d'un noyer,  
"L'autre qu'au Cruy du sac l'autre allait de noyer.  
"Totard ! Songe y bien ! le repos est un crime !  
"C'est assez d'avoir fait une double victime :  
"Preprends ta plume, au nom de la Société,  
"Elle n'est plus à toi, mais à l'humanité !

" Songe aussi, mon ami, songe que ta brochette  
 " Bien que fort respectable, est loin d'être complète.  
 " Ton habit peut encor se parer d'un ruban.  
 " Tu possides déjà l'ordre du pelican;  
 " Le sutoir du Bamou, celui de la Satate,  
 " Confrère par Toulougan ont doublé ta cravate;  
 " Si tu n'as pas encor l'ordre de Léopold,  
 " Celui de Hohentoha et de Hippo - Schmidt  
 " Étiles ta poitrine, et les croix du S.<sup>t</sup> Père  
 " Vont grossir ta brochette, on se tarderont guère;  
 " Si quelqu'un te mérite, assurément c'est toi  
 " Qui rompis si souvent de l'encor pour la foi.  
 " Mais je voudrais t'en voir une de l'infidèle:  
 " Sa plaque en est aimable et la couleur fort belle;  
 " Tu n'as-tu, mon ami, du Michan Iflikhas?  
 " Vois-tu l'effet produit par le Chevalier Bard  
 " Avec ce beau ruban couleur de Sauterelle?  
 " Le n'as-tu pas encor s'il trouve une cruelle.  
 " Pars! Africa semper fert aliquid novi!"

Le songe dit, et fait briller à l'œil ravi  
 " De Gobard un <sup>ancien</sup> ~~ruban~~ - la plus belle moire,  
 large de quatre doigts et portant une poire  
 Avec le nom d'Ahmed en lettres de brillant  
 Qui remplissent le quip de raffiné Chatoyant.



Le songe disparaît, et Po. Bard se réveille.  
 Mais ce discours résonne encor à son oreille,  
 Et le Michan d'Ahmed à son œil grand ouvert  
 Fait toujours miroiter un large ruban vert.

Lequandant, Cécily, l'aurore aux doigts de rose,  
Aussitôt la couche humide où son litton repose,  
Entrouvre le battant de porter vers l'Orient :  
Le monde à son aspect s'éveille en souriant,  
L'amoureux retourné chante sous la feuille  
Des larmes de la nuit encor toute mouillée :  
Mais dans ce grand concert, Bard seul ne chante pas ;  
Il a même oublié de rimet son rapas.  
Fils est l'ambition le noir Chagrin le rouge,  
Et toujours son pensera de reportant au large.

Le soleil n'avait pas atteint le haut du Ciel  
Qu'un projet était en son front soucieux -  
Le sort en est jeté : Le Bard part pour l'Afrique :  
Il se fait de sa quoy cette terre magique  
Où naissant le lion, fauve fils du Désert,  
Et le Nèchân d'Ahmed au large tuban vert.

Le Bard fait ses adieux à son petit domaine,  
A ses champs de choux, à ses plants de romaine ;  
La sensible salade, aussi bien que la fleur  
Du maître qui s'en va baigne le pied de pleurs,  
Laudis que le tellure plante par ses ancêtres,  
Mélant leur voix plaintive à la voix du grand hôte,  
Semblable à l'aïeul qui berce son enfant,  
Abaissent sur son front leurs rameaux gémissans.  
Le Bard n'en tient compte et dans la grande salle  
Sour parler au plus tôt se préparer la malle.  
Sur lierre, qui souvent charmèrent son ennui,  
Sur leurs rayons poudreux pleurent autour de lui.  
Enfin, n'y trouvant plus, un trait de Louque,  
S'élanca tout à coup de la Bibliothèque :  
Vieille robe bouquin, sa feuille verte mouche,  
Par vingt aïeux le Bard tout à tour furent lui.  
Par un suprême effort, se traînant sur sa trarache  
Jadis toute dorée, aujourd'hui toute blanche,  
Avec peine il parvint jusqu'aux bords de l'océan.  
« Ecoute, lui dit-il, le conseil d'un vieillard !  
« Ainsi que tout le Bard ton respectable père  
« Dit de moi le lierre d'une rayette austère :

"Spère aux enseignemens qu'il puisa dans mon sein,  
 "Il sicut fort hurony ! — Renonce à ton dessein !  
 "Cris-moi, reste avec nous, c'est l'unique prière  
 "D'un antique bouquin qui retourne en poussière  
 "Et périra content s'il peut voir de sa queue  
 "Son disciple retier au toit de sa demeure ! "

Vain discours ! Joseph Bard de son toulier superbe  
 Repousse le Soudan, et d'un ton plus aigre  
 Sur l'osille proutant en un champ bourguignon  
 Accuse sa conduite de lui porter quignon.



Au fond de sa valise il entasse à la hâte  
 Un superbe habit noir, une blanche cravate,  
 Un jambon, six manchons, six bottes, un gigot,  
 Six tuniques de lin, ouvrage de Margot,  
 Une amphore de vin dans la cave oubliée,  
 Et par dessus le tout, richement reliée  
 S'oeuvre, récent produit de son <sup>tabac</sup> ~~tabac~~ fécond —  
 Dernier-né littéraire, ouvrage sans second :  
De Lyon à Paris c'est un Généraire  
 Et de l'édition le dernier exemplaire.

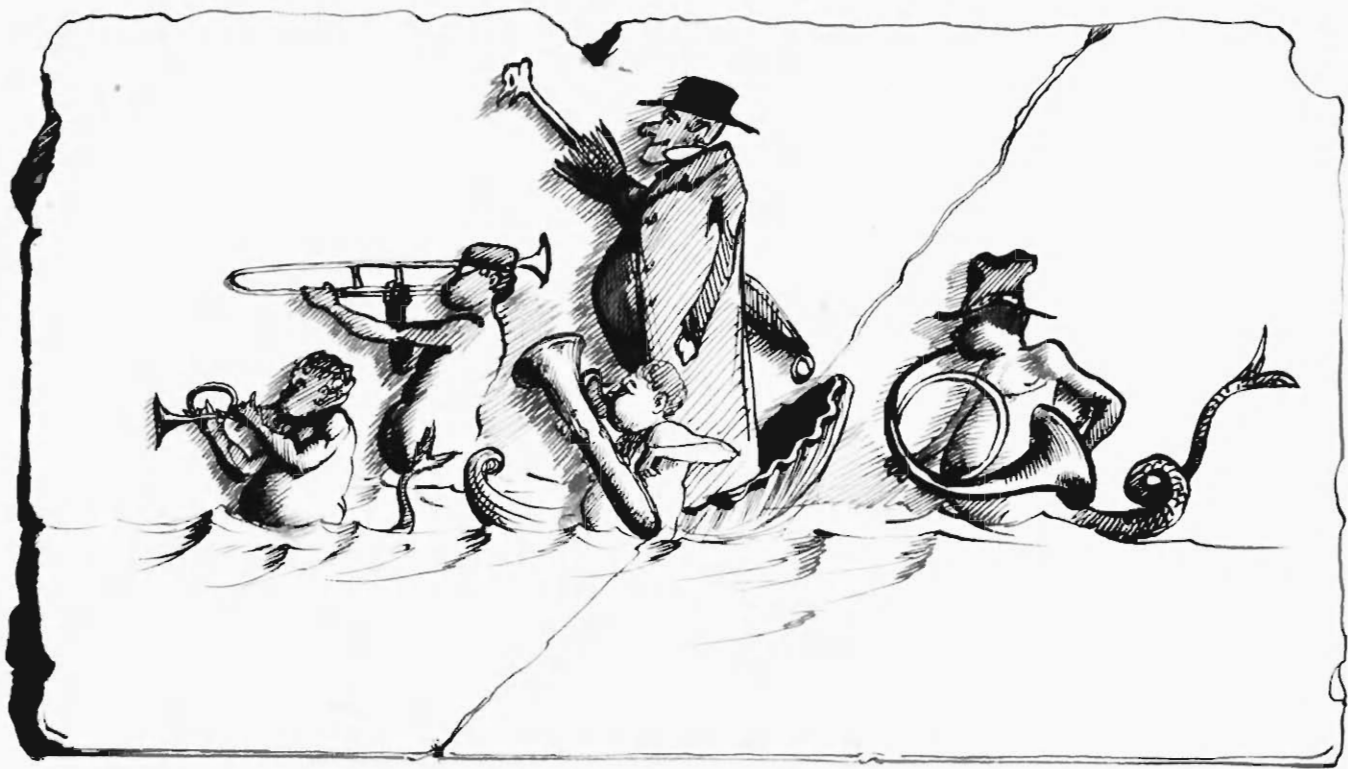
Tout est prêt, et bientôt l'impétueux Polard  
 Son paquet à la main décroche son riflard,  
 Respectable instrument dont l'antique armature  
 Quatre fois vit changer sa rouge couverture :  
 Un monstrueux bambou, rapporté de Canton,  
 Soutient par six étas un dôme de coton,  
 Plus mortel de nos jours, race dégénérée,  
 A peine enlèverait cette arme vénérée ;

Le tiers bourguignon, d'insurimment fort,  
La main aisimment, et l'œuvre sans effort.  
Mais à peine l'a-t-il placé sous son aisselle  
Que du humble s'échappe une voix qui l'appelle :

« Tolard ! ô mon bon maître, où portes tu tes por !  
"Aux orages d'Afrique, ah ! ne m'expose pas !"  
"Craint au vent, craint le soleil qui dévore ..."  
Le parapluie aurait parlé longtemps encore  
Si Bard, serrant le bras, n'eût étouffé sa voix.



Enjambant d'un seul bond ses marches à la fois,  
Le Bard enfin franchit le seuil de son domaine,  
Va prendre à Chambertin la station prochaine  
Et méprisant toujours le conseil de la pluie  
S'élança dans ce char qui emporte la vapeur.  
Il admire, en passant, ce fertile vignoble  
Dont la plume avouait le nom déjà si noble :  
Le Clos de Tart, Chambolle où mûrit le plant fin,  
Vougeot, Volnay, Meursault, Montrachet, Nuits, enfin,  
"Roignon de la Bourgogne", ainsi que la renommée,  
On ne sait très pourquoi le tiers du grand homme,  
Et le Cotinay de Beaune, et les Champs de Comard,  
Comard sont le vin seul sait compter le homard ;  
Mais la nuit vient, et quand le Bard se réveille  
C'est pour tomber aux bras de l'octroi de Marseille.



## Chant II.

Muse, pose la lyre, embouche le trombone !  
 A pleins poumons enflète que le cuivre résonne !  
 N'entends-tu pas d'ici le coaquen du Créon,  
 Sa sirène soufflant dans leurs nats miriltons,  
 Et tout le Divin du Mars, formé en long cortège,  
 Célébrant Joseph Bard que Neptune protège ?

Derrière a troupeau de jeunes marsouins  
 Sarcant de longs siphons par leurs large groin,  
 C'est bien Bard qui se voit, debout sur la dunette,  
 Et dévorant déjà, d'une acide lunette,  
 Sa terre qui nourrit le bois de l'érist  
 Et le nichon d'Ahmed au large raban vert.

C'est bien lui : toujours beau ! d'un vath redingote  
 De son faux col de crin tombant jusqu'à sa botte ;  
 Son regard fatidique est toujours sous son bras :  
 Il a pu t'aveitit : il ne te quitte pas.

Mais So. Bard n'est point seul ; pris à lui, cotte à botte,  
 Marche un noir compagneon : c'est son neveu Jillette,

Ex-capite, il connaît la peinture et le loir,  
 Ex-huissier, Bard l'a pris pour peindre sa capote.  
 Muse, sur l'abdomen de cet être baroque  
 N'est-ce pas tenu une énorme botte,  
 Bizarre composé de chairs aux yeux d'émail,  
 De bois, de soudailles, de coran de corail,  
 De cent autres objets sur d'autant de capricer,  
 Ou souvenir charmant de ce temps de Sélénie  
 Où le brillant Silotte aux dandys de Dijon  
 Dictait un souverain le loi de la Fashion.



Ah ! que ont-ils poté l'épid sur le rivage  
 Qui s'offre à leurs regards un puissant personnage ;  
 Le bras que font mouvoir deux monstrueux biceps,  
 Surpassent en vigueur le plus puissant forceps ;  
 Sous un poit noir frisé, la bouche sans parolle  
 Court, horrible rictus, de l'âme à l'autre orille ;  
 Sous ses poitrails portés le bouclier d'Ajaj,  
 On voit vite ment bleu de suite son thorax.  
 A son aspect, malgré l'air valus bourguignonnes,  
 L'osard se sent pâlir et Silotte frissonner.  
 " O Silotte ", dit Bard, " la selye en tout temps  
 A nourri dans son sein le Géant maléfisant ;  
 Sur ce rivage jadis, la terre épouvantée  
 Fit Hercule échange sa carte avec Atlas ;  
 Le Soudan a monté au chef ébouriffé  
 D'être ainsi qu'Hercule avec mal étouffé.

Tobarid dit et veut fuir : l'incertain le casjura  
 De ne point le fuir sur sa voisine figure :  
 Son nom est Cerubbi : son métier, d'obliger  
 Le sautoirier errant et le noble échangé ;  
 Il leur montre l'hôtel, guide leur promenade,  
 Eût au plus juste prix amours, nymphes, naïades,  
 Enseigne à l'écarté l'art de tourner le soir,  
 De fuir, sans voler, la vole chaque fois :  
 En un mot Cerubbi, ce roi de Proximité,  
 Exerce honnêtement l'art de l'homme à l'homme.  
 Tobarid le suit ... qui suit ? Il suit, ce homme expert,  
 Procure le Michan au large balcon vert.

Sans jeter de regard Tobarid se fait sur l'heure  
 Par le grand Cerubbi conduire à la demeure  
 De l'Évêque Consul, aux trois-quarts bourguignonne,  
 Et dont il connaît fort la famille — de nom.  
 Ce héros bjenouai, ce bon Compatriote  
 Doit accueillir Tobarid et son ami jilote.  
 Le baron, sur son seuil, d'une voix de Stentor  
 Annonce : "Chevalier Bard (de la tête d'or !)"



Sur la peau d'un lion qui lui servait de couche  
 Reposait Mons Bessot, une pipe à la bouche.  
 Au près de lui Miral, inséparable ami,  
 Couché, la pipe en l'air, et l'œil clos à demi,  
 Aspirait le parfum d'un sarrasine sonore,  
 Contemplait en esprit la nymphe qu'il adore.  
 Son sang bouillait la tête et mandait le pot.

" Jeune héros", dit Bard, s'adressant à Essot,  
" Ton pays est le mien : tu n'es qu'à voir ma toque  
" Pour savoir qu'à Dijon la féconde Bourgogne  
" M'a nourri du sirop qu'empasite le pirois.  
" Son père m'est connu : j'ai l'honneur de le savoir  
" A sa cité, au sein de notre Académie.  
" Prends, ô jeune héros ! prends cette main amie,  
" Et promets de servir le projet de Jobard  
" (Car Jobard est mon nom) auprès du grand Bédard.  
" Mon cœur n'a qu'un souhait, à contenter facile ;  
" Je veux voir le Sultan de ce pays fertile  
" Du raiement du bon, faire fête de s'évert,  
" Et la Michan à Ahmed au large Sultan vert."

Jobard est, et Essot avec respect le vint,  
Et lancema à Michel un coup qui rompt son vin :

" Détourne, dit-il, détourne ! Regarde ton regard

" Du spectacle envie ! du Chevalier Jobard !

" - " Est accueilli un plaisir fort, pense à, pour lui le sergent ;

" Il y voit pour son projet le plus heureux présage ;

" On ne savait ici : l'affaire est dans le sac."

Puis le buccinant Luez d'une main de tabac,

Bard appelle Jellotte à la feste breloque :

" Tibe le ma d'eur", dit-il, Coque, Jellotte, coque !

Et Jellotte, brand son habité morceau,

En un clin d'œil sur toile a fini le tabac.

Le héros vers Essot se tourne avec mystère :

" Du grand Bédard, dis-moi, quel est le caractère ?

" Sa, parle sans détour : on en dit peu de bien ?

" A l'endroit du Michan on le croit une peu obéir ?

" C'en m'importe, après tout : je connais bien le homme :

" Plus grand que soit Bédard il approuve nos hommes,

" Réceptible à la gloire le slogan adroit :

" Mon excenseur fera plus encore que mes droits."

Le Jobard, regardant par sa main de honette,

Sur son talon superbe a fait deux piéculles.

Cependant, par les vers le faulx conduit,

Le Bard de Bourgignon est buntôt introduit.

Le héros, le front haut, le toise d'un œil ferme ;

Prescrit, terrassé, le Bard de prosterner :

" Mortel chéri de Dieu, Bédard, fils de Bédard !  
" Tu vis à ton gré le Chevalier Sobard !  
" Le Stige Sardonien, rejeton d'une race  
" Qui de l'homme jamais n'abandonna la trace :  
" Le premier de Sobard qui fonda la maison,  
" Sans freingetaris cultivait le basson ;  
" Son de sa petite fille, de la branche cadette,  
" Aye garda de Cois première clarinette,  
" Effrayant le fermier de la terrible coupe  
" Décida la victoire aux plains de Solbie.  
" Lorsque vint le jour, ce la Chevalerie,  
" Un d'un Sobard marqua par sa galanterie,  
" Et moi, digne successeur de tant de troubadours,  
" Le célèbre comme eux le Bon Dieu, le Amour :  
" Mariant aussi bien la lyrique le cirque,  
" Je chante tout à tour le Bourgeois et la Vierge,  
" Me basquait le fétère et le procastion.  
" Honneur de Carnai, membre du Missine,  
" J'ai toujours mélangé le Sacré et le profane :  
" Si ma prose parfois est un peu diaphane,  
" Elle sait prendre aussi la bure de vicieux.  
" Mais tu me connais bien : je t'écris de secret.  
" Permets-moi de baisser ta respectable botte,  
" Et de te présenter mon jeune ami Gillotte,  
" Gillotte qui connaît la peinture et le lin,  
" Et de ma mission doit Croquer le exploit.  
" Car, tu vois le savoir, l'Instruction publique  
" Et la charge d'explorer cette terre d'Afrique ;  
" C'est dans ce noble but, Bédard, fils de Bédard,  
" Que tu vois à Dieu le Chevalier Sobard,  
" De la République républicain romain.  
" Mais un autre motif auprès de toi m'amène ;  
" On ne saurait tromper ton œil toujours ouvert :  
" Je voudrais le Richard au large d'un port.  
" Sur ta sacre qu'on, par cette ouverture,  
" Ognit de ton bon front ! Bédard ! j'ai en enfant,  
" De Bardo Bourguignon digne d'avoir le cœur !  
" Le Richard me plaît tant et te coûte si peu !

" — " Bardo, s'écria Bédard au front inexorable,  
" Si ton Richard est fort peu présentable,  
" Tu l'es encore moins. — C'est de m'amener."  
" Explora en vain l'air, et retourna à son foyer.

En lui-même fêlote à la forte brologue  
 Le dit : "Croque ceci, croque, fêlote, croque !" "  
 Et tirant aussitôt son habile pinceau  
 En refus sur la toile il fait le tableau.



Repoussé par Bédard, le Bardi inconsolable  
 Ne se plaît plus à rien : le lit, le jeu, le table  
 Couvrent toujours son front de nuage ouvert ;  
 Il songe à ce richieu au large ruban vert,  
 Leur détruire pourtant cette noire manie,  
 De matin jusqu'au soir Carutti d'origine.  
 Il le conduit aux bords enlaurés du Khoudak



Sur lui blanchit la route achète du Souak,  
 Par la main de ses bords lui brode de bédard  
 De l'immonde Khara l'écrite aux mille,



Fait sauter sa bougie au son du Tarbouka,  
 Et voudrait qu'on pendit un nègre à Bab Souika.  
 A chaque instant le Bessa à son prochain échappe,  
 Et jurant par Mahom, par la mort, par le sapa,  
 Ajuge De Belard le deuil, comme jadis  
 Adam rôdait autour du mur du Paradis.  
 Sibotte cependant, à la forte breloque,  
 Croque la disette, le croque et le croque,  
 Et Carulli qui veut le distraire à tout prix  
 Y perd tout le latin qu'il s'a jamais appris.

Un beau matin Belard parcourait le rivage  
 Où se dressent encore les ruines de Carthage,  
 Et tentait d'adoucir son incurable mal  
 En foulant à sa pieds la villa d'Annibal.  
 Soudain son œil avisa un trouveau de colonne;  
 (Hélas, c'est le socinon d'emboucher le tambour!)



Il contemple un instant cet antique biblot  
 Brisé par le Soleil et corroyé par le flot,  
 Au poing de bal le frappe, quitte sa redingote,  
 Son chapeau, son habit, son jilet, sa culotte  
 Sa tunique de lin, ouvrage de Maryot,  
 Frappe sur la colonne, et d'un double gigot  
 Majori par le majori, en couronne le fait;  
 Puis le front radieux et l'âme satisfaite,  
 A Sibotte accouru pour croquer ses efforts,  
 Et lance au deux mots qui font trembler les bords:  
 "Sibotte! à ton Consul vas porter le message:  
 "Là où on Belard assis aux ruines de Carthage!"



Il dit, j'illote part sans croquer a discours ;  
De sa noble splendeur j'ard repris le cours.

Est a coup, (pour servir ce prodige effroyable,  
A muse, prête-moi ton appui secourable !)  
Seraient aux yeux d. Bard, a quelqun par d. la,  
Et que tu courroucé du rival d. Sylva,  
Aira d'ice un troncon, dans la même posture.....

"Quelle est", dit Marin, "cette caricature ?"  
"Méchant Bard ! C'est toi ! Jure ! nous allons voir  
De quel droit sur nous fut tu venue ainsi l'œuvre !"  
"Allons, déprime un peu ton gilet de flanelle !"  
"Montre ta maigre flaque, affronte baridelle !"  
"Montre ta bras sans chair, ta jambe sans mollet,  
"Ton dos d'âne pelé, ton coffre de poullet !"  
"Donne toi seulement la peine de défendre,  
"Et tout ombre qu'il est, Marin saura t'apprendre,  
"D'ice de Mathus, bardes de Mirliton,  
"A venger le vainqueur du Cuir et du Lutin !"



Legèrement enu. le fait, protocolaire,  
L'air attendre le fait le Surde S'ignifiqua,  
Chassera son son respectable au spectacle pourfendant,  
Et finit à travers l'air sur l'aile de la parole.





### Chant III

Leur pleurs sur Roland aux flexibles vertèbres,  
Musc, choisie parmi les instruments funèbres,  
Et timbale morose au monotone son,  
Et flûte aux cris aigus, et le triste basson,  
Et le vent du soir la grosse clarinette :  
Il s'agit de chanter Bard aux vents lunettes,  
Bard qui, désespéré, vient de franchir la mer,  
Et sort en son castel le pleurs le plus amer.

### Chant Lyrique.

#### I

" L'automne est triste, ami, pour le triste poète  
Qui ne vit que de miel, ne s'abreuve que d'eau,  
Et dans le bois jaunissant en va, brisant la tête,  
Rimer chaque matin un appel au tombeau ;  
Mais pour qui ne hait point cette vie, et la fête,  
L'automne, ô mon ami, l'automne est toujours beau !

#### II.

" Quand le soleil fondant la glace de l'aurore  
Sème de perles d'or sur les champs dépourvus,  
Quand d'errantes vapeurs que le matin colore  
Flottent sur les grands pins que la nuit a maudits,  
Quand les chiens, pleins d'ardeur, par couple apparus,  
Répandent par leurs cris à la trompe sonore,

"Mon cœur bondit de joie et l'Automne et l'Automne!  
 N'est-ce pas la saison où la vigne empourprée  
 Se sépare à regret de la feuille dorée  
 Pour mieux montrer au ciel son pampre mûrissant,  
 Comme une amante à nu l'est en s'occupant  
 De voile qui couvrirait sa figure adorée !..."

Ainsi chantait jolote aux oreilles du Bard  
 Tout en injurgitant un antique somard.



A distraire ton oncle en vain il s'écartera :  
 Bard veut rester plongé sous le duit qui le tue ;  
 Son âme est au pays que borde le désert,  
 Au pays du Nichan à large ruban vert.  
 Rien sur le charme plus, et tout dans la nation  
 Semble l'entretenir de sa mésaventure :  
 Il voit à tout moment le dindon expiré  
 Se dresser devant lui, bouquin effiguré,  
 Le tyllard répandre le long de la muraille  
 D'ironiques lazzi le poursuit et le raille ;



L'album où son neveu l'a reproduit tout vif  
 lui traçait le cercle comme un cercle de cercle,  
 Et quand dans son jardin, ébahi, il se promène  
 Il entend ricasser choux, navets et romaine.



Enfant le "Spectateur", un jour son œil distrait,  
 Sur un nom trop connu soudain tombe en arrêt ;  
 " Le consul de Suède, Bédard, change de poste,  
 " de Suède à Bukharest vient de se rendre en poste. "



Le Bardo croit rêver, rêlé, et tout joyeux !  
 Trois fois de la nouvelle il cogne sa queue,  
 Saute jusqu'au plafond, se livre à tous sauts,  
 Sa triple entrecôte entrecôte sa flûte,

Et soulageant son cœur de longtemps ulcéré,  
Accable de gros mots le fouet abhorré :

Ah! vilain! ah! maraud! tu quitta donc l'Afrique!  
On n'y veut plus de toi, nullité politique!  
Mon affront est vengé! le juste Jupiter  
T'envoie à Bukharest au plus fort de l'hiver!  
Surin ton véhicule, enfoncé dans la boue,  
Ni s'en tirer jamais! S'il en sort, que la roue  
Se passe sur le corps, et te rompt en deux  
Et laisse en deux sentiers au milieu des chemins!  
Suivent les ours blancs qui haudent le Karpattow  
Et prennent à bras le corps, t'étouffent dans leurs pattes!  
Suivent-ils, te jouissant de leurs muscans et jaglans  
Sentir vivre longtemps tes membres pantelants!  
Cette affroyable mort, Polard te la souhaite,  
Et les Dieux entendent les vœux de leur porte! "

Bédard répondit, Polard passe à son successeur,  
Et lui peint en ce mot le désir de son cœur :

" Le Chevalier Polard à Boujard : Excellence,  
On m'a dit que tu vas habiter la Régence,  
Et je ne puis assez t'en exprimer ma joie.  
Non, ce n'est pas Drouyn, c'est un Dieu qui t'envoie!  
Ce Bédard était laid comme plusieurs Mayots,  
Pâle, gourmé, toujours morose sur les ergots,  
Vous pourrissiez les gens d'une haine implacable,  
Sans tout dire, en un mot, un être indécrottable,  
Enfin on l'a chassé; c'est fort bien fait, ma foi,  
Et pour dire le vrai, c'est à cause de moi.  
Il m'aurait mal vu. — Son vilain caractère  
Est d'ailleurs bien connu de tout le Ministère.  
On vient de lui donner, dit-on, Bukharest, — mais  
Je n'y étais point s'il en bouge jamais. "

Laissons et être là. — Digne prince Soujard,  
 Tu n'as pas comme lui la croûte malade,  
 Ni le vieux préjugé souris à mon endroit :  
 Tu feras au Michau reconnaître mon droit.  
 — Post-scriptum. — Ce maraud si peu digne de vivre,  
 Non content de me point offrir au Bey mon lion,  
 Et à garder. — J'en envoie un exemplaire au col  
 Et digne, plein d'effort, **BARD**, (de la Côte d'Or),  
 de la Pontificale Académie romaine.  
 Expédié à Marseille, et pardon de la peine. ”

La lettre part timbrée aux armes de Sobard ;  
 Tandis que tout est fini à Thorey, le hasard  
 Fuit, sans que par l'air la princesse Soujard ;  
 En pensant à lui elle tombe malade,  
 Et le prince, pour plaire à l'objet adoré  
 Sans hésiter renonce au poste confiné  
 Et s'en repasse à l'instant au foveux le plus proche,  
 Gigantesque héros appelé Lion Roche.  
 Il connaît fort Didard : vaqueur & guerrier  
 S'échangeaient entre eux leurs vases encreux ;  
 Et, aux jours de Priam, Glaucus et Dionide,  
 Sous la mur de Thion, pendant un système,  
 Exagèrent en amir pipe et fourmiment.  
 (On dit même qu'un d'eux fut refait joliment ;  
 L'autre étant fuc, la chose est assez vraisemblable,  
 Bien qu'elle se passât aux beaux temps de la fable.)



Muse, ne me dis pas par quel jaloux haine  
Ta lettre vient aux mains de l'ami de Richard;  
Comment notre hère, le cœur plein d'espérance  
Pour l'Afrique un matin quitte encore la France,



Marche sur Constantinople en jolotte talle  
Qui prête du papier pour faire un nouveau pli  
Annonçant au futur le prochain arrivée  
De l'officier obtenu cette fois tout vivants.



Sois de plus vigour chante, Muse, reprends ton luth,  
Et dis comment Jobard pour atteindre son but.



Le barde bourguignon, chassant la forte botte,  
 Enfourche un djibéli, prend en longe Sillotte,  
 Il franchit fièrement la porte de Cirta.  
 La nuit le troue loin du mur de Jugurtha.  
 Sur le bidet foulu la plus prochaine aurore  
 Voit Sillotte croché, mais Bard marchant encore !  
 Il allonge, il redouble, et touche l'Oued Kébir  
 Fleuve sacré qui coule aux vallons de Khoumis,  
 Et s'opare l'eau de Changs de l'Algérie.



Halétant, épuisé, parmi l'herbe fleurie  
 Bard se laisse tomber, et goûte sur le dos  
 le plus profond sommeil, le plus complet Repos.

Le jour tombe et l'obard ronfle encore à la brune,

En veins dans l'herbe fraîche et le vent à la brise,

Reprend un songe flatteur vient charmer son sommeil :  
A lui s'autrifier, il est en tout paré,  
Même accent, même port, même voix capotante,  
D'azur, de pourpre et d'or son aile étalante  
Brille, comme à Chory : mais son sein est couvert  
D'une croix que suspend une large ruban vert.

" Vers lui, lui dit-il, c'est en vain que tu trottas :  
Avant d'y parvenir tu laisseras ta botte  
Léger de lui sembler aux cailloux du chemin.  
L'avenir m'est connu : je vois parler demain  
De lui, à propos de ce qui t'intéresse,  
Un énorme paquet orné de ton adresse.  
Ou je me trompe fort, ô mon barde discret,  
Ou c'est un gros nichân à large ruban vert. "

Il dit, montre du doigt la route de Marseille,  
Cligne l'œil, disparaît, et Jolard se réveille.

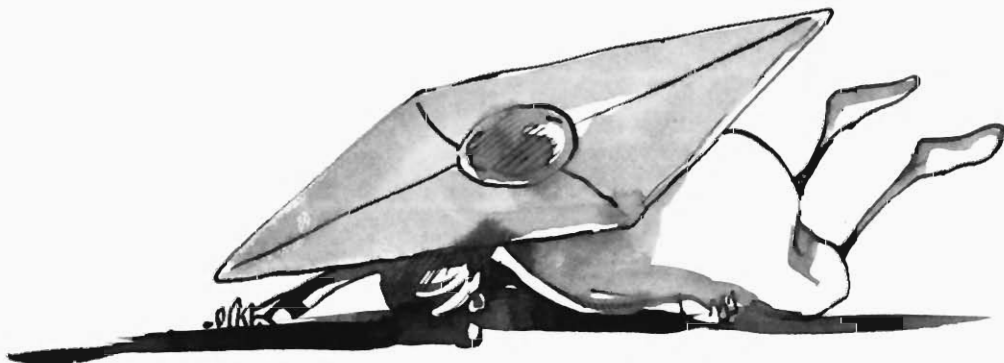
Il est sur son séjour, mais se balance par :  
Rappelant sa viguerie, il franchit à grands pas  
Sa haute monture en Khourouit, atteint bientôt Calarque,  
Dresse un bateau qui part pour la France, Soubarque,  
Et poussé vers le port par un Dieu protecteur  
Il touche à l'instant même où mouille le vapeur.



Le songe avait dit vrai : Bard trouva sur sa table  
 Un pli portant son nom d'un volume affroyable ;  
 Mais l'interprète Bard ne sent aucun effroi.  
 "Eh le bon, se dit-il, je le tiens, je le vois !"   
 Son doigt impatient rompt la cire officielle :  
 Ô désespoir ! ô rage ! ô surprise mortelle !  
 La lettre se continue, avec cette de Bard,  
 Que ce mot d'avis son cœur pénètre comme un dard :

"Bard, je connais fort ce Bichard implacable.  
 N'is à vis d'un ami je ne croisais coupable,  
 Si je faisais jamais le moindre pas pour toi.  
 Tu jugeras d'ailleurs, ô Colard, comme moi,  
 Qu'il serait désormais pour le moins inutile  
 D'encourir un second spécimen de ton style,  
 Que pays qui nourrit le loisir de D'isort  
 Et le richien d'Almond au large tuban voit."

A ce mot foudroyant, l'ô Bard de son haut tonde,  
 Et sent qu'il va passer de la vie à la tombe,



Tandis que le ruban, qu'il a jadis vu,  
 Sous la figure d'homme orne son pardessus,  
 Salats, pelicans, aigle honorifique  
 Dessent autour de lui sa ronde ironique...



### Épilogue.

O muse, quel est donc le mortel qui je voir  
 Sa chevelure au vent, ~~avec~~ arpentant le grand bois ?  
 Seul est cet être errant, plus pâle que l'automne,  
 Que le pâle Miller, que la pâle anémone ?  
 — C'est le Chevalier Bard, poète Bourguignon,  
 Charantant le cœur brisé la Chanson de Mignon :

" Comais tu le pays où le citron fleurissent ?  
 " Où sous un ciel de feu les oranges mûrissent ?  
 " C'est là Sibolle, là que jaunit le Désert,  
 " Mais on n'y trouve plus le large ruban vert. "







